

LITTÉRATURE

JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :	
UN AN.	12 francs
SIX MOIS	6 »
TROIS MOIS.	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur
en chef, et pour l'administration, au Gérant, à
Monaco (Principauté).

ANNONCES.	25 cent. la ligne
RÉCLAMES.	50 » »
FAITS MONACO.	1 franc »

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 4 AU 10 JUILLET.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
4 Juillet	18 »	21 »	17 4	Pluie	8 Juillet	21 »	23 4	21 4	Beau
5 Juillet	21 »	23 5	19 »	beau	9 Juillet	18 4	20 5	16 »	Pluie
6 Juillet	18 5	20 »	19 »	Pluie et Vent	10 Juillet	21 5	23 4	22 »	beau
7 Juillet	19 »	22 »	20 4	beau					

Monaco, 10 Juillet 1858.

S. A. S. le Prince est arrivé à Paris le 1^{er} juillet.

Dans la soirée du 6, vers les 6 1/2 le feu s'est déclaré dans le tuyau d'une cheminée de la partie Est de la Caserne. L'Autorité a immédiatement pris toutes les mesures de précautions et de prudence nécessaires et l'on a pu bientôt maîtriser et circonscrire le feu qu'un vent d'Est excitait violemment et qui eût pu prendre des proportions énormes. M. le Gouverneur-Général, comte de St-Andéol, s'est empressé de donner à la population et aux nombreux ouvriers étrangers qui l'ont secondée tous les éloges qu'ils méritaient pour le courageux dévouement, le zèle et la prodigieuse activité dont ils ont fait preuve conjointement avec la troupe sarde.

Nous lisons avec plaisir dans le N° de la *Terre Promise* du 9 Juillet, l'article suivant qui concerne l'Administration des Bains et que nous nous empressons de reproduire :

« M. Maurel, entrepreneur des travaux qui s'exécutent à l'Elysée Alberti, nous adresse une lettre en rectification de ce que nous avons dit relativement à la suspension des ouvrages de Monaco.

» Il a eu sans interruption depuis l'origine et il a encore en ce moment environ deux cents ouvriers de haute paie sur le chantier de l'Elysée. On a guère renvoyé qu'un certain nombre d'ouvriers indociles ou paresseux.

» Nous sommes heureux d'avoir provoqué cette rectification, sans laquelle les bruits fâcheux que nous avons reproduits, n'auraient fait que s'accréditer de plus en plus au plus grand préjudice de l'entreprise.

» D'autres assurances nous ont été données par des personnes qui sont en position de savoir les choses mieux que qui que ce soit, à l'appui de la réclamation de M. Maurel. »

SAINTE-DÉVOTE

Patronne de Monaco.

Au pied du riche plateau de l'Elysée-Alberti et à l'entrée de l'antique vallée des Gaumates s'élève une humble chapelle, bâtie sur les ruines d'un couvent célèbre au moyen-âge, et consacrée à Ste-Dévote, patronne de Monaco.

Quinze siècles ont passé sans détruire le culte

pieux que les habitants de Monaco ont voué à la Vierge-Martyre ; écoutons donc, sans en altérer la naïveté, le récit des chroniques de Lérins sur l'origine de cette dévotion fervente :

« Un certain président, barbare de nom et de fait, exerçait dans l'île de Corse, par ordre de Dioclétien, la persécution la plus cruelle contre les chrétiens. Une jeune fille, nommée *Dévote*, s'y trouvait alors ; elle était chrétienne. Après lui avoir fait broyer la bouche avec une pierre, le président la fit traîner parmi les rochers et les rochers et mettre sur le chevalet où elle expira. Afin qu'elle ne fut pas ensevelie par les chrétiens, ce barbare avait ordonné que son corps fût réduit en cendres ; mais le prêtre *Benvenuto et Appolinaire*, diacre, avertis par une vision de transporter ce saint cadavre hors de l'île, vinrent le prendre pendant la nuit, l'embaumèrent et mirent à la voile avec un nautonnier du nom de *Gratien*, dans l'intention d'aborder au rivage d'Afrique.

» Ils se fatiguèrent vainement, et toute la nuit ils furent contrariés par un vent austral qui les portait vers les côtes de la Ligurie. Le lendemain matin, le nautonnier s'étant endormi, la sainte lui apparut pendant son sommeil, et lui dit de poursuivre gaiement son voyage et de regarder ce qui sortirait de sa bouche, parce que c'était là le signe qui lui ferait connaître l'endroit où elle voulait être ensevelie. En effet, le pilote, à son réveil, vit, ainsi que ses deux compagnons, une blanche colombe sortir de la bouche de la Sainte, et se diriger vers Monaco. Ils la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût été se poser dans une vallée appelée Gaumates, située à l'orient de la cité. C'est là qu'elle fut ensevelie, et on lui éleva dans la suite un oratoire avec titre de prieuré, sous la dépendance du monastère de St-Pons. »

C'étaient des moines de l'ordre de St-Benoît qui habitaient le Monastère de St-Pons bâti au bas de la colline de *Cimiés* ; les annales ecclésiastiques de la Provence nous ont conservé le souvenir de leur puissante influence et de leurs richesses. « Les abbés de St-Pons, nommés par le souverain Pontife, jouissaient des prérogatives de l'épiscopat dans leur Juridiction. Ils ne dépendaient pas de l'évêque de Nice, et portaient le titre de comtes de *Cimiés* ; on les choisissait ordinairement parmi les plus illustres familles, et même, d'après les premiers règlements de l'institution, il fallait être noble, possédant fiefs, pour être admis comme simple religieux dans cette communauté. »

Comme leurs frères de l'abbaye de St-Pons, les Bénédictins de la vallée des Gaumates étaient riches et puissants dans ce temps, heureux pour l'église, ou princes et grands seigneurs luttaient de munificence et de libéralité envers les couvens.

Depuis, leur monastère est tombé en ruines ; pillé, à maintes reprises, par les Sarrasins et les autres pirates qui désolaient ces rivages de la Ligurie, la piété des fidèles a plusieurs fois essayé de le réédifier sans jamais parvenir à lui rendre son ancienne splendeur.

Les Moines des Gaumates furent enfin obligés d'abandonner leur cloître et de se retirer dans le Monastère de St-Pons. Les reliques de Sainte-Dévote furent alors transportées dans l'église paroissiale de Monaco, et chaque année, elles en sortent, le jour de la fête de la Sainte, promenées

en grande pompe par le clergé de la Principauté à travers les rues de la ville et au milieu d'un immense concours de peuple.

Les princes de Monaco ont toujours eu pour la patronne du pays une dévotion pleine de ferveur ; à leur lit de mort, le curé leur apportait autrefois à baiser les reliques de la Sainte pendant que le peuple agenouillé demandait à Dieu, par son intercession, la guérison de l'auguste malade.

C'est d'ailleurs chose assez curieuse que les privilèges accordés par les souverains de la principauté aux moines des Gaumates, après leur licenciement, et qu'ils ont conservé presque jusqu'au moment de la Révolution Française :

« Le prince avait octroyé à l'abbé de St-Pons et à un des religieux qu'il lui plaisait de choisir, la faveur d'officier chaque année dans l'église paroissiale de Monaco aux premières vêpres de la Ste-Dévote, et le lendemain, de chanter la messe solennelle ; et privilège dont ils n'étaient pas moins jaloux, qu'ils exerçaient même toujours, c'était à eux qu'il était réservé d'ouvrir le bal pour cette joyeuse circonstance. En même temps ils faisaient présent au prince de quelques artichaux en signe d'hommage, et le prince, à son tour, les gardait et les choyait pendant trois jours ; après quoi, munis de quelques écus, dons de sa libéralité, les deux religieux retournaient à leur monastère. »

Quant au peuple, sa foi aux miracles de la Patronne de Monaco et à sa toute puissance, était aveugle et voisine de la superstition. Un malheur certain menaçait la ville ou les princes régnants lorsque la tête de la bienheureuse Dévote ou tout autre ornement du maître-autel était renversé le jour de l'anniversaire de la fête.

La fin tragique du prince *Lucien*, une peste qui désola pendant cinq mois la ville, la mort de *Louis I^{er}* à Rome, celle d'*Antoine I^{er}*, la mort de la princesse *Louise*, celle d'*Honoré III*, avaient été annoncées par la chute d'un missel ou d'un chandelier ; le prince *Joseph* devait mourir noyé attendu qu'une pluie à verse avait empêché la procession des reliques de la sainte.

De nos jours on cherche plus près de soi l'explication des faits ; le temps a modifié ces croyances naïves et le peuple qui, dans le onzième siècle, sous le règne du prince *Hugues*, applaudissait à l'affreux supplice infligé à des profanateurs de la chapelle de Ste-Dévote, (*) trouverait aujourd'hui, sans aucun doute, un tel spectacle odieux et barbare. En s'éclairant la foi est devenue plus intelligente et moins intolérante.

C'est ce qui fait que nous avons pu, en retrouvant une ancienne légende, la raconter sans y mêler un fond d'ironie qui en eût altéré la poésie naïve et touchante.

CHARLES DE LOREAC.

CHRONIQUE LOCALE.

Incendie de la Caserne de Saint-Martin.

A MONACO.

Un incendie dont les circonstances pouvaient être des plus sérieuses a éclaté, mardi soir à 6 h.

On leur coupa le nez et les oreilles.

et 112 dans l'un des corps de bâtiments qui servent aujourd'hui de caserne à la garnison sarde. Un feu de cheminée qui couvrait à la hauteur des poutres du 2^{me} étage et dont les flammèches sont tombées sur la toiture, en a été la cause.

Le vent d'Est qui s'était élevé dans la journée a bientôt donné des proportions colossales aux flammes, qui poussées vers la ville, l'ont sérieusement menacée. En un instant toutes les autorités et la population se sont trouvées sur les lieux du sinistre. Tandis que la garnison précipitait par les fenêtres de la partie sud ses lits, matelas et équipements divers, et qu'un détachement sauvait par la porte Nord les armes et les munitions, des secours s'organisaient sur une vaste échelle ; mais l'impétuosité du vent a contraint à des mesures extrêmes. Immédiatement alors, tous les charpentiers, tailleurs de pierres, menuisiers et maçons de l'Elysée-Alberti et des Bains de mer accourus en masse, les ouvriers employés aux diverses réparations du Palais, des soldats toute une foule enfin s'est élancée sur les toitures et marchant jusqu'aux flammes, a rapidement démoli les charpentes des deux ailes parallèles Nord et Sud, laissant l'aile de l'Est pour part au feu, en même temps que des chaînes organisées par les soins des autorités, des officiers de la garnison et des employés divers du Casino, ont permis d'éponger les parties qui en étaient les plus voisines. Bientôt des toitures en flammes se sont effondrées et des hommes, ont dû, au péril de leur vie, couper et jeter du haut des murs les poutres embrasées dont le vent alimentait la flamme d'une façon effrayante.

Mais un nouveau danger naissait de cette nécessité.

Au Sud, ces poutres tombaient sur les matelas amoncelés dans leur chute et au milieu de mille débris inflammables. A l'Est, elles atteignaient les jeunes pins et toutes les plantes résineuses avoisinant la promenade publique et qui menaçaient de s'enflammer sous leurs tisons ardents. Au Nord, enfin, la foule infatigable devait interrompre sans cesse la chaîne pour éviter les rafales incandescentes qui tourbillonnaient soudain au milieu d'elle le vent tournant au sud.

Il y a eu des énergies admirables, des présences d'esprit dignes d'éloge et partout un empressement courageux et des dévouements que nous voudrions certes pouvoir tous signaler.

Tandis que des hommes intrépides sciaient les poutres et voyaient s'écrouler autour d'eux les voûtes enflammées, des femmes, des jeunes filles, de tout âge, de tout rang, s'avançaient jusqu'au milieu d'eux portant l'eau, les haches, les cordes nécessaires.

Après quatre heures de lutte inouïe au dedans, au dehors et sur les voûtes que le dôme de la chapelle menaçait de faire écrouler sur tous ceux qui travaillaient au dessous le feu s'est trouvé circonscrit et s'est peu à peu ralenti.

Ce n'est pas malheureusement sans accidents que ce résultat s'est obtenu. Un ouvrier qui occupait une des positions les plus périlleuses, heurté par la chute d'une poutre, est tombé sur la voûte et s'est fracturé l'omoplate et le bras. Un sergent, deux soldats, plusieurs hommes ont reçu de graves contusions, ou se sont retirés les yeux à demi brûlés par les flammes.

A Onze heures et demie, un orage que le vent avait amoncelé éclata sur la ville et acheva

la réduction du fléau, Toutefois les rondes effectuées jusqu'au jour rencontrèrent encore des tronçons énormes inondés qui menaçaient les autres parties de la caserne.

Les dégâts sont considérables. Trois des côtés du quadrilatère formé par les corps du bâtiment sont sans toitures et remplis de débris. Plusieurs officiers n'ont retrouvé pour toute trace de leur équipement et du mobilier de leur chambre, que des cendres brûlantes et quelques débris métalliques fondus.

Sans le courage, l'intrépidité et le dévouement que chacun s'est empressé d'apporter dans cette circonstance, la ville de Monaco pourrait courir d'incalculables dangers.

E. L.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (*)

LÉONIE

III. (Suite)

Les années qui s'étaient écoulées depuis le jour où l'on a vu Louis écrivant dans sa mansarde avaient apporté de grands changements dans sa personne et dans sa position. A cette époque, ce n'était encore qu'un enfant, tantôt exalté, tantôt moqueur, mais toujours dominé par de généreux instincts. Depuis, il avait passé par des souffrances où beaucoup laissent leurs croyances, leur force, leur jeunesse d'âme, et il en était sorti plus grand et meilleur. Ce n'était plus un homme ordinaire. Sa supériorité morale et intellectuelle se peignait sur son visage. Son front semblait s'être élargi, il avait de l'autorité dans le regard; la nuance plus foncée de ses cheveux blonds, son attitude, tout faisait de Louis un autre homme pour Léonie. Un roman et un drame applaudis l'avaient en peu de temps conduit à la célébrité. Il était maintenant admiré, écouté, flatté. Les hommes enviaient son talent, les femmes désiraient son amour.

Léonie savait tout cela. Peut-être avait-elle cherché une émotion en venant ce jour-là chez son amie; mais ce qu'elle éprouva dépassa de beaucoup ce qu'elle attendait. Elle resta devant Louis confuse et fascinée, se disant qu'elle devait partir et ne trouvant pas la force de s'éloigner. Louis causait avec la même aisance, le même entrain que s'il n'avait jamais connu M^{me} de Nérandal. Il semblait trop dédaigner la comtesse pour exercer contre elle une vengeance que son émotion évidente rendait bien facile. Ce complet oubli du passé, cette indifférence absolue, exaspéraient Léonie.

— J'ai pourtant vu cet homme à mes pieds! se disait-elle. Était-elle se sentait saisie d'un effroyable désir de l'y voir encore.

Louis était depuis une demi-heure dans l'atelier, quand on entendit des cris perçants dans la

chambre voisine. M^{me} Servin pâlit et sortit aussitôt. Jusque-là, la comtesse s'était mêlée à la conversation sans adresser directement la parole à Louis Monthal. Ils restèrent silencieux en face l'un de l'autre. Léonie était si émue qu'elle n'osait lever les yeux. Pour se donner une contenance, elle ouvrit un livre posé près d'elle sur une table. C'était *Manon Lescaut*. Pendant quelques instans, elle tourna les pages sans prononcer un mot, puis une pensée soudaine augmenta son émotion.

— C'est une histoire révoltante murmura-t-elle en fermant le volume.

— Est-ce Desgrieux que vous blâmez? demanda Louis Monthal.

— Non, dit Léonie; c'est cette indigne Manon.

— Doit-on se révolter contre ce qui paraît nécessaire et fatal? reprit Louis d'un ton parfaitement calme. Moi aussi j'ai passé des nuits d'angoisse et de larmes devant ce redoutable problème: « pourquoi la femme qui nous apparaît dans nos rêves pure, chaste, presque céleste, est-elle dans la réalité si misérable? Encore si elle subissait, frémissante et indignée la tyrannie de l'homme! Mais non, le plus mince intérêt suffit pour la jeter dans les bras du premier venu. » Pourquoi s'en étonner? les femmes ne vivent pas par elles-mêmes: elles plient sous la volonté qui les domine. La grandeur de l'homme, c'est de savoir désobéir, s'il le faut, aux lois écrites pour obéir à la loi morale. Les femmes ne connaissent pas cette loi. Hors la convention et l'usage, il n'y a pas de règle pour elles. Telle femme qui paraissait hier une sainte inspire aujourd'hui la compassion ou le mépris; elle n'en vaut au fond ni plus ni moins; les circonstances ont changé autour d'elle, voilà tout. Il m'a fallu plus d'une douloureuse expérience pour arriver à cette conviction; aujourd'hui je sais ne demander à une femme que ce qu'elle peut me donner.

Cette insolente profession de foi eût rendu Léonie joyeuse, si elle eût saisi dans le regard le moindre dépit, dans l'accent la moindre amertume. Louis parlait d'un ton si froid et si modéré, il attachait sur la comtesse un regard si calme et si serene, qu'elle fut forcée de se dire en l'écoutant: — il ne m'en veut même plus: c'est à une autre femme qu'il pense en ce moment!

Des larmes roulèrent sous ses paupières. L'idée que Louis pourrait les apercevoir la mettait au supplice. Heureusement Claire rentra, tenant dans ses bras sa petite fille, qui s'était coupé le doigt et qui pleurait encore. M^{me} de Nérandal dit adieu à son amie et s'empressa de quitter l'atelier.

Après son départ, Claire jeta sur Louis un regard curieux.

— Vous vous trompez, madame, dit Louis, répondant à la pensée de Claire: M^{me} de Nérandal est peut-être la plus belle femme de Paris; mais je l'aime si peu, que je me repens en ce moment d'avoir été dur et impoli envers elle.

Léonie renvoya sa voiture et retourna chez elle à pied. Elle fit plus d'une lieue sans s'en apercevoir, ses yeux ne voyaient que les traits de Louis, ses oreilles n'entendaient que sa voix. Elle était folle d'amour pour celui qu'elle avait dédaigné et trahi.

Le soir même, elle se trouvait au fond d'une baignoire du Théâtre-Français. Après avoir longtemps lutté contre une fantaisie à laquelle il ne comprenait rien, le comte, qui affectait envers sa femme une galanterie chevaleresque, s'était résigné à l'accompagner au théâtre. En entrant dans la salle, Léonie caressait un vain espoir. La pièce contiendrait peut-être quelque allusion à sa conduite passée, qui lui révélerait le fond du cœur de Louis. — Il est devenu fort; il a joué ce matin l'indifférence, se disait-elle; mais il ne peut pas m'avoir oubliée. Je l'aime toujours, moi qui l'ai si lâchement abandonné, et Louis m'adorait!

Rien dans la pièce ne rappelait les anciennes douleurs de Monthal. Léonie, déçue, fit appel à son orgueil; elle commençait à se croire calme, quand elle vit tous les yeux se diriger vers une loge des premières occupée par une jeune femme dont elle avait déjà remarqué l'élégance et la beauté. Louis était dans cette loge. Il n'y resta qu'un instant et n'échangea que deux ou trois paroles avec la jeune femme; mais la jalousie a le don de seconde vue. Sous la réserve apparente de leurs manières, Léonie devina l'amour, l'amour heureux. La douleur qu'elle ressentit au cœur fut si violente, que, dans son effort pour la dissimuler, elle broya sous ses doigts son éventail.

— Quelle est cette dame? dit un monsieur placé au parterre devant elle.

— C'est M^{me} de Rambert, répondit un voisin. Elle est veuve, très riche, et admiratrice enthousiaste du talent de M. Monthal.

— Ah! fit ironiquement l'interrogateur.

— Mon cher, vous ne connaissez pas M^{me} de Rambert, s'empressa de dire le voisin; la calomnie n'a jamais osé s'attaquer à elle. Elle est aussi vertueuse que belle.

— Cette femme vous trompe tous; c'est une misérable, c'est la maîtresse de Louis Monthal! eut envie de crier Léonie.

La salle et les acteurs avaient disparu pour elle; elle ne regardait plus que M^{me} de Rambert. La voir dans une loge splendidement éclairée, j'euse, admirée, enviée, célèbre par Louis, heureuse par Louis, tandis qu'elle était dans l'ombre, au milieu d'une foule indifférente, près d'un mari qu'elle n'avait jamais aimé et qu'elle détestait maintenant, ce fut un horrible supplice. Là-bas la vie, ici la mort! se disait-elle avec désespoir.

La pièce eut un grand succès, et le nom de Louis Monthal, ce nom qu'elle aurait pu porter, fut acclamé avec enthousiasme.

Quand Léonie se retrouva dans sa chambre, elle tomba dans un fauteuil et promena lentement sur le luxe de son appartement un regard désolé. — Ils sont ensemble, et je suis seule, éternellement seule ici! murmura-t-elle.

MAX. VALREY.

La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp. Péleraux et C^e à Monaco (Principauté).

(*) Voir les numéros 4, 5, et 6 de l'Eden.

BAINS DE MONACO

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÈGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du Château sont ouverts tous les jours de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, DE LECTURE ET DE JEUX.

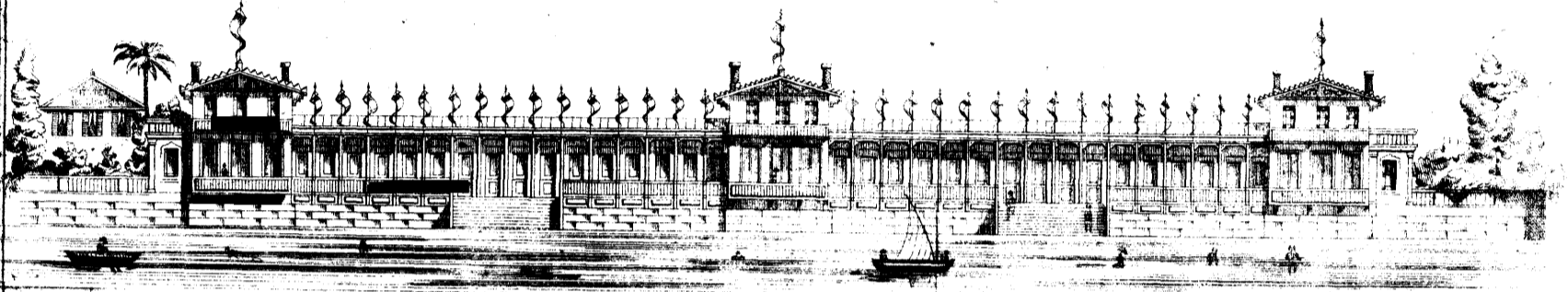
JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.

Tous les soirs à 8 heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers.

INCESSAMMENT

OUVERTURE DES BAINS DE MER



A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES BAINS

Tenu par MARIUS BOYER

Les voyageurs qui visitent la petite ville de Monaco, sont invités à descendre chez Marius Boyer, cuisinier français, chez lequel ils trouveront bonne table et des logements confortables. Inutile de dire que les égards, les prévenances et la modération des prix sont à l'ordre du jour au Restaurant des Bains tenu par Marius Boyer.

A MONACO

GRAND HOTEL DU CASINO

TENU PAR

ÉDOUARD GAUTIER

Ce bel hôtel, possède un vaste et délicieux jardin dans une position unique, avec terrasse dominant la mer, devant laquelle se déroule le magnifique panorama compris depuis la tour de César-Auguste à la Turbie jusqu'à la Bordighiera. — Kiosque, Serres et Théâtre.

TABLE D'HÔTE A 3 FRANCS.

Appartements confortablement meublés. — Service exact et prévenant.
REMISE — ÉCURIE.

RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.

Chambres Garnies.

M^{me} PÉLERAUX, PROFESSEUR

DE LANGUES ITALIENNE ET ESPAGNOLE

LEÇONS DE PIANO ET DE CHANT.

AU MOIS ET AU CACHET.

S'adresser au bureau du journal.

A MONACO

HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

HOTEL DES QUATRE NATIONS

Tenu par CLERISSY à Menton

Excellente table d'hôte, déjeuners et diners à la carte.

Voitures à volonté pour Nice et pour Monaco.

ACCORD ET REPARATIONS

DE PIANOS

M. AUDA, artiste du Casino de Monaco.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé dans la grande rue de Monaco.

En vente chez PAULIN et le CHEVALIER, éditeurs.

ATLAS UNIVERSEL Physique, Historique et Politique,

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE

donnant les cartes générales et détaillées des parties du monde
dessiné par A. H. DUFOUR et gravé par CH. DYONNET

40 CARTES de 0,56 sur 0,76.

PRIX de chaque Carte avec sa notice : en noir, 2 fr. 50; coloriée 3 fr.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DÉNIS

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ

pour les élèves des deux sexes

par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur et
M. L. BAUDE, ancien professeur au collège Stanislas.

Pouvant suppléer tous les livres qui se rapportent aux diverses parties
de l'instruction — divisé en six années et 13 semestres.

UN VOLUME PAR SEMESTRE

Masques et Visages par GAVARNI
Série nouvelle de 100 sujets lithographiés
par Lemercier.

Rue Richelieu, 60.

Rue Richelieu, 60.

Bureaux de l'ILLUSTRATION